

Jean Diwo

# Le Génie de la Bastille

Les Dames du Faubourg III

ROMAN



DENOËL



**LES DAMES DU FAUBOURG**

**Le Génie de la Bastille**  
**III**

**DU MÊME AUTEUR**

**AUX ÉDITIONS DENOËL**

**Chez Lipp**  
**Les Dames du Faubourg \***  
**Le Lit d'acajou \* \***  
**Les Violons du Roi**  
**Rétro-Rimes**  
**(Poèmes)**

**AUX ÉDITIONS FAYARD**

**Hôtel recommandé, roman**  
*En collaboration avec Jacqueline Michel*  
**De briques et de brocs**  
**Drôles de numéros**

**AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL**

**Si vous avez manqué le début**

**AUX ÉDITIONS PHILIPPE LEBAUD**

**Le livre du cochon**  
*En collaboration avec Irène Karsenty*

**AUX ÉDITIONS D'ART, JOSEPH FORËT**

**Henry Clews,**  
*préface d'André Maurois*

Jean Diwo

Le Génie  
de la Bastille

LES DAMES DU FAUBOURG

ROMAN  
III

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Édition Denoël, 1984  
Nouvelle édition, 1999  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2-207-25021-0  
B 25021-8

**A François**

## Personnages

Ce volume constitue un roman qui peut être lu indépendamment de ceux qui l'ont précédé : *Les Dames du Faubourg* et *Le Lit d'acajou*. Toutefois certains personnages que le lecteur découvrira dans les premiers chapitres sont entrés dans l'histoire au cours du deuxième volume. Il nous a paru utile de les présenter succinctement.

*Ethis de Valfroy* (1775-1848). Enfant trouvé recueilli en 1789 puis adopté par Bertrand et Antoinette de Valfroy. A participé aux premières émeutes chez Réveillon (mai 89) puis à la prise de la Bastille. A épousé Marie Benard, fille d'un notable du quartier et monté un magasin de meubles dans le faubourg Saint-Antoine avec son beau-frère Emmanuel Caumont.

*Marie de Valfroy*. Femme d'Ethis. A deux enfants : Bertrand II et Antoinette-Émilie.

*Emmanuel Caumont* (1779-1852). Enfant d'une famille d'ébénistes du faubourg Saint-Antoine. Époux de Lucie de Valfroy.

*Lucie Caumont* (1790-1853). Fille de Bertrand et d'Antoinette de Valfroy. Sœur d'Ethis, femme de Jean Caumont.

*Antoinette de Valfroy* (1754-1810). Fille du maître ébéniste Eben, belle-fille de Riesener ébéniste de la reine. Épouse du baron Bertrand de Valfroy (1741-1800). Mère d'Ethis (par adoption) et de Lucie.

***Bertrand II de Valfroy* (1800-1877).** Fils d'Ethis et de Marie. Ébéniste et poète, compagnon du tour de France.

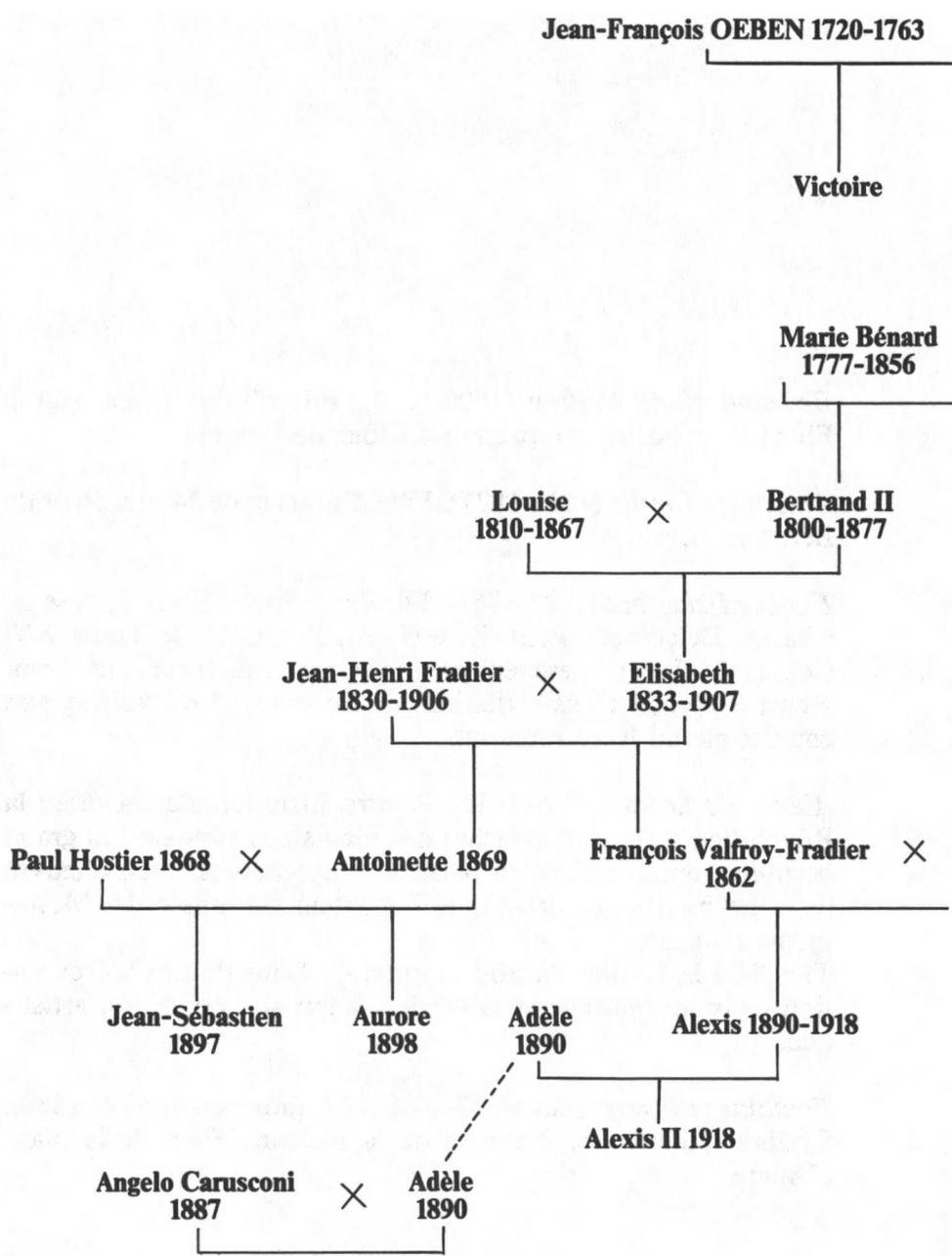
***Antoinette-Émilie* (1811-1877).** Fille d'Ethis et de Marie. Sœur de Bertrand II.

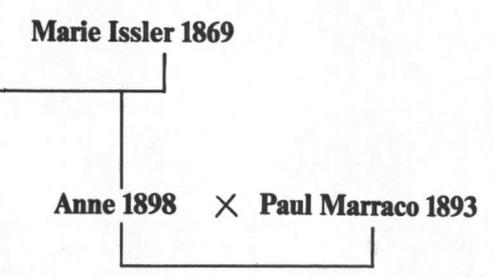
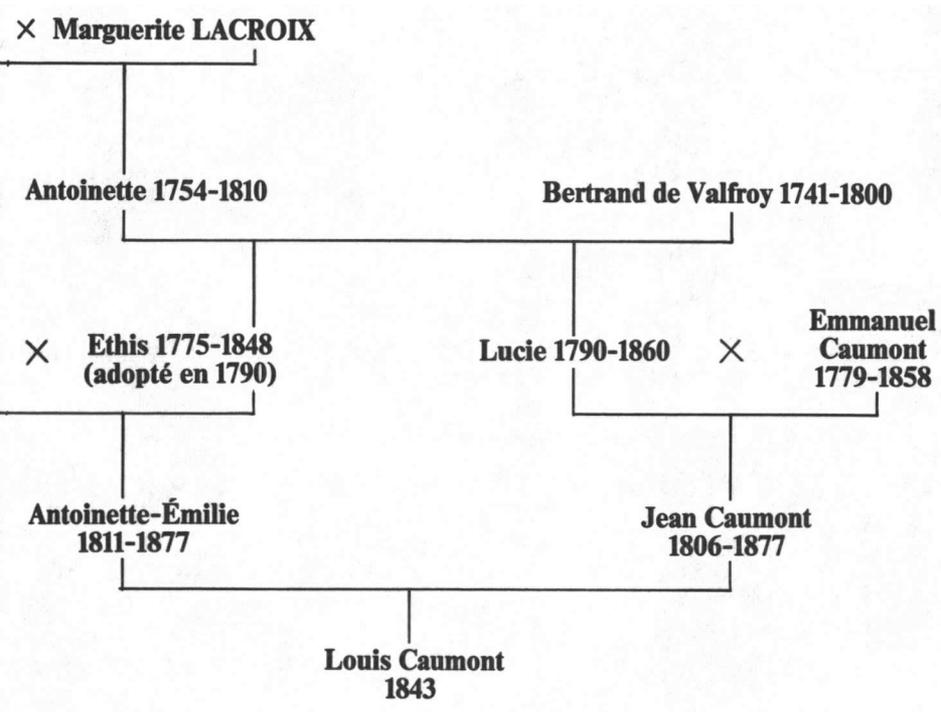
***Eugène Delacroix* (1798-1863).** Fils de Victoire Œben (épouse de Charles Delacroix). Petit-fils d'Œben, l'ébéniste de Louis XV. Cousin de Léon Riesener, peintre-portraitiste, neveu de Jean-Henri Riesener. Cousin (fiction) de Bertrand II de Valfroy son condisciple au lycée impérial.

***Alexandre Lenoir* (1762-1839).** Peintre, historien d'art. Durant la Révolution a réussi à arracher des mains des vandales un grand nombre d'œuvres d'art, en particulier des statues, chefs-d'œuvre de notre patrimoine artistique. Fondateur du musée des Monuments français.

Très lié à la famille Valfroy. A employé Ethis durant la Révolution dans son entreprise salvatrice et fait son éducation artistique.

***Fontaine et Percier* (nés en 1762 et 1764, morts en 1853 et 1838).** Célèbres architectes, familiers de la maison Œben de la place d'Aligre.







## *Chapitre 1.*

# Le voyage à Londres

Depuis que Bertrand avait quitté la maison de la place d'Aligre pour accomplir son tour de France, une sorte de morosité pesait sur la famille. Ethis lui-même avait perdu de son optimisme légendaire en même temps que l'exaltation créatrice qui avait permis à tous les siens de survivre aux tragiques épreuves de la Révolution et de l'Empire. Finis pour lui les coups de cœur et les coups de gueule. Le jeune loup était devenu sage, trop sage au goût de Marie qui connaissait bien son « vainqueur de la Bastille », épousé en pleine tourmente.

Marie portait bien ses quarante-six ans, des années pas faciles qui, pourtant, ne l'avaient accablée d'aucune rondeur superflue. Les fils d'argent qui striaient sa longue chevelure brune ajoutaient un charme à son beau visage où les rides n'avaient pas fait de ravages. Elle s'appliquait à être gaie pour rassurer son mari mais elle partageait son angoisse. La dernière lettre de Bertrand datait de plus d'un mois. Depuis, on était sans nouvelles du jeune compagnon du tour de France. C'était pourtant une bonne lettre, postée à Bordeaux où Bertrand semblait se plaire chez son « bourgeois », le maître ébéniste Desvignes qui avait aussi embauché son camarade de route « Marseillais-Franc-Cœur », reçu compagnon du Devoir de liberté le même jour que lui.

« Je vais, écrivait-il, être élevé au rang de "compagnon fini" et pourrai prendre part à la direction de la société. Le compagnonnage est la plus belle chose du monde. La fraternité et la solidarité y régissent vraiment tous les rapports et c'est une école incomparable. Mon tour de France ne cesse de m'apporter de nouvelles connaissances, humaines et techniques. Quel dommage cependant que deux sociétés rivales, aussi riches l'une que l'autre de

talents, d'honnêtes artisans et d'hommes intelligents, se fassent la guerre. On m'a raconté des histoires navrantes de batailles entre les compagnons du Devoir et les compagnons du Devoir de liberté qui se sont mal terminées après avoir commencé sans raison. Le plus grave, c'est que cet antagonisme stupide est si bien ancré dans les esprits que ceux qui essaient de faire prévaloir la sagesse se voient aussitôt taxés de lâcheté! Pourtant, tandis que ces jeunes se battent au moindre prétexte pour peu qu'ils ne soient pas affiliés à la même société, les compagnons du tour de France, dans leur ensemble, ne connaissent qu'un ciel, qu'une terre, qu'un monde. N'importe quel étranger, sans distinction de race, de religion, de nationalité est un « pays » qui a les mêmes droits et les mêmes devoirs que tous les autres compagnons. Comment cet idéal, cette harmonie universelle, peuvent-ils coexister avec d'affreux combats fratricides?

« Mais je veux vous parler de choses plus gaies. J'écris toujours des poésies et des chansons. Celles-ci font paraît-il le tour des "cayennes"<sup>1</sup> et sont apprises par les compagnons de la France entière. J'aimerais bien avoir sur mes refrains l'avis de mon cousin Eugène qui commence, me dites-vous, à devenir un peintre connu. En tout cas, je suis aussi fier de mes vers que de mes travaux d'ébéniste! »

Fiers, Ethis et Marie l'étaient encore plus qui avaient montré la lettre de Bertrand à tous les amis du Faubourg :

– C'est un poète qui va nous revenir! disait Ethis qu'il ne fallait pas prier beaucoup pour qu'il déclame quelques strophes envoyées par le fils et qu'il avait apprises par cœur :

*Au cabaret du père Marquis,  
J'ai rencontré un matelot  
Revenant de Pondichéry.  
L'Empereur était son héros  
Et de passage à Sainte-Hélène,  
Il avait cueilli un rameau  
Du saule qui pleure et qui promène  
Ses longs doigts verts sur le tombeau.*

1. Lieu de réunion des compagnons et par extension l'assemblée elle-même.

*D'un rameau du saule impérial  
Le marin coupe une relique,  
Feuille séchée et historique  
Qu'il m'offre, cadeau d'amiral,  
A moi compagnon du Devoir.  
Ce cadeau est dans mon bagage  
Et je le garde comme un gage  
De notre honneur, de notre gloire!*

Bertrand n'avait pas précisé sur quel air on chantait sa rengaine qui comportait deux autres couplets, mais il affirmait que l'histoire était vraie et qu'il rapporterait au Faubourg cet émouvant cadeau du matelot. Comme la plupart des compagnons du tour de France, il était sensible au prestige napoléonien, ce qui gênait un peu Ethis qui avait perdu depuis longtemps ses illusions bonapartistes.

– Bah! disait-il, cela leur passera à ces jeunes! Que voulez-vous, il faut bien qu'ils se raccrochent à un idéal et ce n'est pas notre roi qui peut les enflammer!

Enfin, une seconde lettre arriva de Bordeaux. Marie eut un coup au cœur en déchiffrant l'adresse qui n'était pas de la main de Bertrand. Elle pâlit, hésita une seconde avant de décacheter l'enveloppe puis l'ouvrit fébrilement, sûre qu'il était arrivé un malheur à son fils. L'écriture était malhabile et, malgré les fautes et les ratures, Marie la lut d'un trait :

*Monsieur,*

*Je suis « Marseillais-Franc-Cœur », l'ami sincère de votre fils « Paris-la-Canne-d'or ». Il ne peut vous écrire car il a été blessé dans l'attaque d'un groupe de tailleurs de pierre du Devoir de liberté, les « loups-garous ». Dieu merci, il va mieux et a quitté l'hôpital. Il est soigné par la Mère et par Pauline, la fille de notre bourgeois. Ne vous inquiétez pas. Il sera bientôt guéri. Je crois qu'il veut rentrer à Paris. Je suis, monsieur, votre serviteur.*

*Marseillais-Franc-Cœur.  
Compagnon du Devoir de liberté.*

Marie s'effondra sur une chaise et ferma les yeux, partagée entre l'inquiétude que la lettre n'avait pas effacée et le soulagement de savoir son fils en vie. Elle se reprit vite. Elle faisait partie de cette génération de femmes qui avaient connu toutes jeunes les horreurs de la guerre et de la Révolution et avaient conservé de ces épreuves une énergie farouche, toujours prête à resurgir au moindre signal d'alarme de l'adversité. En hâte, elle se coiffa d'un châle noué sous le menton, mit la lettre dans la poche de sa robe et courut prévenir Ethis qu'elle espérait bien trouver dans son magasin *L'Enfant à l'oiseau*, fondé aux premiers jours du Directoire. Il était là, penché sur le plateau d'une table-guéridon que lui montrait Emmanuel Caumont, son beau-frère.

- Regarde, dit-il en voyant entrer Marie, cette jolie rosace de bois clairs qui ressort comme un soleil sur le placage d'érable blond. Cela va bien se vendre...

Il s'arrêta net en remarquant le visage décomposé de sa femme.

- Qu'est-il arrivé? demanda-t-il. C'est Bertrand?

- Rassure-toi. Il va mieux mais il a été malade. Tiens, lis la lettre de son ami Marseillais-Franc-Cœur.

Ethis la parcourut d'une traite, sautant les passages difficiles à déchiffrer et s'écria :

- Il est vivant Marie! C'est la seule chose importante. Et s'il est vivant, on va le sortir de là! Je vais prendre dès demain matin la diligence de Bordeaux.

- Et moi? Crois-tu que je vais rester à attendre des nouvelles en me rongant d'inquiétude? Bertrand a besoin de nous deux. Les voitures pour Bordeaux partent de la rue Gît-le-Cœur ou de la rue Saint-Martin. Cours vite te renseigner et retiens des places.

- Je viens avec toi, dit Emmanuel. Nous allons trouver un fiacre au corps de garde de la Fourche et filer rue Gît-le-Cœur où l'on trouvera sûrement une voiture de retour pour demain matin, peut-être même pour ce soir. Toi, Marie, va prévenir Lucie<sup>1</sup> et prépare ton bagage.

Emmanuel avait senti tout de suite le désarroi qui accablait son beau-frère et sa belle-sœur et décidé de prendre les choses en

1. Lucie : fille d'Antoinette Eben et du baron de Valfroy, sœur d'Ethis par l'adoption de ce dernier et épouse du maître ébéniste Emmanuel Caumont.

main. Il fallait que tous deux partent vite retrouver Bertrand, ce Bertrand qu'il aimait comme un jeune frère et à qui il avait appris le métier.

Une heure et demie plus tard, les hommes étaient de retour place d'Aligre avec la location de deux bonnes places, de face et côté fenêtre, retenues sur une solide diligence qui regagnait son point d'attache bordelais le lendemain à cinq heures du matin.

Personne ne put dormir cette nuit-là chez les Valfroy et les Caumont. Les femmes préparèrent durant des heures un sac de vivres pour le voyage car les arrêts dans les postes aux chevaux et les auberges étaient aléatoires. Ethis et Emmanuel, eux, passèrent le temps à parler affaires, à étudier de nouveaux projets et à refaire des comptes vérifiés déjà dix fois. Finalement, ils s'assoupirent, l'un dans « le fauteuil d'Antoinette », comme on l'appelait toujours, l'autre sur le lit de repos que Jacob avait fabriqué autrefois pour son vieux camarade Riesener. Aucun meuble n'avait place dans ce modeste appartement, qui ne portait une estampille fameuse. Un petit bureau, racheté par Riesener à une vente de Versailles en 1793, et marqué de son poinçon, avait même orné durant des années le boudoir de la duchesse d'Orléans<sup>1</sup>.

Marie non plus ne ferma pas l'œil, revivant sans cesse le combat des compagnons du tour de France qui avait failli, elle en était sûre, tuer son fils. Elle imaginait cette bataille bien plus terrible qu'elle ne s'était déroulée dans la réalité et Lucie, malgré tous ses efforts, ne réussit pas à la soustraire à son cauchemar. Elle s'endormit seulement sur l'épaule d'Ethis, après la traversée d'Arpajon. Heureusement, les ressorts de la voiture étaient bons et amortissaient assez bien les cahots. Ethis pensa alors que c'était la première fois qu'il entreprenait un vrai voyage. Il n'avait pour ainsi dire jamais quitté Paris. D'autres avaient traversé l'Europe, connu le brûlant soleil d'Égypte et les glaces de la Berezina. Lui, sa blessure, reçue durant le sac de la Folie Titon avant même la prise de la Bastille, l'avait empêché de partir aux armées...

- Du monde, tu ne connais finalement que ton Faubourg, se dit-il à lui-même en regardant Marie dormir. Si ton fils n'avait pas été recevoir un mauvais coup en Gascogne, tu serais peut-être

mort dans ton lit de la place d'Aligre sans avoir rien vu de la France...

Il décida que si Bertrand se sortait sans dommage de son aventure, il repartirait avec Marie faire un beau voyage. Vers la mer, par exemple, qu'il n'avait jamais vue. Enfin, les routes ont toujours un bout et la diligence finit par les lâcher à Bordeaux le lendemain matin de bonne heure, au bureau des voitures de la rue Sainte-Catherine. Aussitôt, Ethis, le Parisien débrouillard, le vainqueur de la Bastille, l'enfant du vieux Faubourg, s'aperçut combien il se découvrait impuissant dans une ville inconnue, perdu avec sa femme épuisée et son bagage poussiéreux dans la cour d'un relais où les chevaux piaffaient et les cochers s'interpellaient. Marie, la première, prit conscience des réalités :

- Il faut louer un fiacre et trouver une auberge où nous pourrions poser nos sacs, nous rafraîchir et nous renseigner sur l'endroit où loge le maître ébéniste Desvignes. Allez, remue-toi un peu, tu as l'air complètement égaré, mon pauvre Ethis!

- Je te demande pardon. C'est vrai, je me sens perdu. C'est vrai aussi que vous, les femmes, vous êtes plus fortes que nous. Enfin, je me crois tout de même capable d'aller quérir une voiture.

Moins d'une heure plus tard, un coupé de louage les déposait à l'autre bout de la ville, sur la route de Pessac, devant la maison qui servait à la fois de logement et d'atelier au maître Desvignes. Une discrète enseigne de bois gravé battait au vent et Ethis dut frapper longtemps à la porte avant de se faire entendre car les bruits insistants de la scie et du maillet couvraient ses appels. Enfin, un jeune homme vint ouvrir. Grand, solide, sympathique, il sourit aux visiteurs :

- Vous êtes, j'en suis sûr, M. et Mme Valfroy! Pardon, sans doute j'aurais dû dire de Valfroy mais mon ami Parisien-la-Canne-d'or se met en colère quand on lui donne de la particule. Je suis Marseillais-Franc-Cœur, ajouta-t-il avec un accent qui justifiait pleinement son surnom de compagnonnage.

- Comment va Bertrand? coupa Marie en pensant qu'on pouvait remettre à plus tard les présentations.

- Bien. Très bien! Depuis ma lettre postée il y a plus d'une semaine, les progrès sont énormes. Je vous ai écrit qu'il allait mieux, aujourd'hui je peux vous affirmer qu'il est guéri. Mais je

bavarde, je bavarde... Au lieu de vous conduire tout de suite près de lui! Venez, vous verrez le bourgeois plus tard.

Un escalier étroit aux marches plaintives – Ethis pensa que le maître aurait pu le changer – les mena à une petite chambre d'où l'on entendait, à peine assourdis, tous les bruits de l'atelier. Bertrand, qui semblait converser plaisamment avec une jeune fille assise sur le bord du lit, éclata de joie en apercevant ses parents.

– Enfin, vous voilà! Et tous les deux! C'est magnifique! Si vous saviez comme j'ai pensé à vous tous ces temps!

– Même dans son délire il parlait de vous, de sa petite sœur Antoinette-Émilie, du Faubourg et d'une certaine table du roi qu'il fallait finir et dont il manquait toujours un morceau...

Marie qui n'avait pas quitté son fils du regard leva un œil curieux sur la jeune fille qui venait de parler et qu'elle devinait être la Pauline de la lettre. Elle ne la trouva pas tellement jolie mais lui dit un mot aimable puis se pencha pour étreindre Bertrand.

– Doucement maman, dit celui-ci en riant. Ma tête est recollée mais elle n'est pas encore tout à fait sèche. Comme le bobéchon d'un fauteuil qu'on vient de poser!

– Pardon, pardon, je suis folle!

Et Marie se mit à sangloter tandis qu'Ethis, ému, lui aussi, se dandinait en toussotant. Enfin il réussit à parler :

– Quelle peur tu nous a faite, mon pauvre Bertrand! Mais tu raconteras tout cela plus tard. L'essentiel, c'est que tu sois bientôt sur pied et que nous puissions te ramener à la maison. Tous les amis du Faubourg t'attendent. Et bien sûr avant tout le monde ta tante Lucie et Emmanuel qui a besoin de toi à l'atelier. C'est que nos affaires marchent bien, tu sais!

Et puis, se tournant vers la jeune fille qui n'avait pu dissimuler un tressaillement en entendant ses dernières paroles, il ajouta :

– Vous êtes sûrement Mlle Desvignes dont Marseillais-Franc-Cœur nous a parlé dans sa lettre? Ma femme et moi ne savons comment vous remercier d'avoir si bien soigné notre fils. Quand nous aurons passé un moment avec Bertrand, vous serez très aimable de bien vouloir nous conduire auprès de votre père dont nous avons hâte de faire la connaissance.

- Lui aussi aimera vous voir et vous parler de ce fameux Faubourg dont la renommée a depuis longtemps gagné les provinces les plus lointaines.

- C'est que ce Faubourg du bois est fait de provinciaux. Et d'étrangers qui depuis des siècles viennent y chercher du travail, qui s'y installent et qui s'y plaisent.

- A tout à l'heure, je vous laisse avec votre fils.

Bertrand regardait sa mère et son père dans une sorte d'éblouissement, dû à la fois à sa faiblesse et à leur présence qui marquait la fin d'un long et douloureux cauchemar.

- Comme tu as dû souffrir, dit Marie. Montre-moi ta tête, je n'y toucherai pas, sois tranquille.

- On m'a enlevé hier le dernier pansement. Regardez, il paraît qu'on voit très bien la cicatrice.

Marie crut défaillir en apercevant une longue et vilaine boursoflure que les cheveux rasés tout au long ne réussissaient pas à cacher.

- J'ai été heureusement bien soigné à l'hôpital. Et quand je suis rentré, mon bourgeois et sa femme n'ont eu de cesse que de me voir reprendre des forces. Jamais un compagnon du tour de France n'a bu autant de bouillon et de lait de poule.

- Et leur fille, Pauline, elle ne t'a pas soigné peut-être? dit Marie en riant.

- Si, elle est très gentille et ne sait quoi faire pour rendre ma convalescence agréable.

Bertrand jugea inutile de préciser que c'est alors qu'il la serrait de près durant une promenade dominicale, après avoir semé les amis, qu'il avait été attaqué par les loups-garous, tailleurs de pierre du Devoir de liberté.

Ethis allait dire quelque chose mais Marie lui fit signe de se taire. Elle sentait que ce n'était pas le moment de parler d'une situation qui visiblement embarrassait Bertrand.

Ce n'est que le lendemain, alors qu'elle était seule avec lui, qu'elle demanda incidemment :

- Et Pauline? Avez-vous des projets? Y a-t-il quelque chose de sérieux entre vous?

- Non, maman. Il y a juste eu le début d'une amourette. Et puis, j'ai été blessé. Pauline a été merveilleuse. Évidemment on a beaucoup parlé, surtout depuis que je vais mieux. Je ne lui ai pas



# Jean Diwo

## •• Le Génie de la Bastille Les Dames du Faubourg III

Vous retrouverez, dès les premières pages du *Génie de la Bastille*, les héros des derniers chapitres du *Lit d'acajou* : Ethis, l'enfant trouvé devenu prince du vieux faubourg Saint-Antoine, Bertrand, le poète compagnon du tour de France, et la douce Marie. Vous découvrirez les

Le talent de romancier de Jean Diwo, associé à une documentation scrupuleuse, a assuré le succès des deux premiers ouvrages, *Les Dames du Faubourg* et *Le Lit d'acajou*. Ces mêmes qualités sont à l'œuvre dans *Le Génie de la Bastille*, dernier volume de la trilogie consacrée par Jean Diwo aux artistes du bois.

charmes de l'imprévisible et superbe Louise, de sa fille Élisabeth née le jour où était posée la première pierre de la colonne de Juillet. Ce monument symbolique, la petite fille le verra grandir en même temps qu'elle, jusqu'à ce que, sept ans plus tard, le génie ailé de la Bastille, équilibriste de l'Histoire, vienne veiller dans le ciel sur la patrie des ébénistes. L'aventure séculaire des artistes du bois et de leurs familles se poursuit. À travers leur existence quotidienne, vous vivrez, dans l'amour, les

larmes et la gaieté, les secousses du XIX<sup>e</sup> siècle : les révolutions de 1830 et de 1848, l'explosion économique du Second Empire, la guerre de 1870, le siège de Paris et la Commune jusqu'à l'apparition des premières machines à bois. Vous partagerez avec les descendants de Boulle, de Riesener et de Jacob, les enthousiasmes et les craintes suscités par la III<sup>e</sup> République naissante et les douleurs de la Grande Guerre. Le royaume du meuble perdra sans doute un peu de son âme au cours de ces événements prodigieux, mais le savoir-faire incomparable des « fines lames », artistes des cours et des passages, perpétuera une suprématie vieille de trois siècles en épousant le lyrisme floral du style de la Belle Époque, l'Art nouveau, puis l'ornementation moderne de l'Art déco.

La Place de la Bastille, F.M. Boggs, photo RMN-F.G. Ojetta  
La Méditation, J.P. Béraud, photo RMN-P. Bernard  
Conception graphique : Sophie-Anne Delhomme.

DENOËL

B 25021.8  11.99  
ISBN 2.207.25021.0  
139 FFTC

9 782207 250211